
KULIYAMAN Mataliwa et Eliane CAMARGO, *Kaptëlo. L'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyanes)*

Anne-Gaël Bilhaut



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/10616>

DOI : 10.4000/jsa.10616

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2008

Pagination : 235-237

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Anne-Gaël Bilhaut, « KULIYAMAN Mataliwa et Eliane CAMARGO, *Kaptëlo. L'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyanes)* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 94-2 | 2008, mis en ligne le 20 avril 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/10616> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.10616>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Société des Américanistes

KULIYAMAN Mataliwa et Eliane CAMARGO, *Kaptëlo. L'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyanes)*

Anne-Gaël Bilhaut

RÉFÉRENCE

KULIYAMAN Mataliwa et Eliane CAMARGO, *Kaptëlo. L'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyanes)*, Gadepam, Cayenne/CTHS, Paris, 2007, 112 p., ill.

- 1 L'ouvrage *Kaptëlo. L'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyanes)*, bilingue wayana/français, se distingue à plusieurs égards. Produit d'une collaboration entre un jeune amérindien et une ethnolinguiste, il rassemble, pour la première fois, des mythes écrits directement en wayana. Mataliwa Kuliyaman a reçu de son père, Kuliyaman, les récits wayana de l'origine du ciel de case et du roseau à flèches. Lors d'une écoute, le fils avait pris en note ces récits qu'il restitue ici en langue wayana. Eliane Camargo, ethnolinguiste brésilienne, a accepté de co-écrire cet ouvrage et en particulier de travailler avec Mataliwa à la traduction française des textes.
- 2 Les connaissances liées aux *maluwana* (le ciel de case) et à la construction du *tukusipan* (le carbet circulaire) qui les abrite sont partagées par les Wayana et les Apalai. Dans la première partie de l'ouvrage, les auteurs présentent les deux groupes. Bien que brève, elle permet, pour les non-spécialistes, non seulement d'explicitier les interrelations et la situation des Wayana et des Apalai, mais aussi de s'appuyer sur ce que les Apalai disent des *maluwana* avant d'entrer plus avant dans le sujet. Impossible, en effet, de les passer sous silence si l'on veut s'intéresser aux Wayana contemporains, car, depuis plus de cent cinquante ans, les relations d'alliance entre les deux groupes ont généré des échanges qui jouent aussi sur les connaissances. Toutefois, « les Apalai reconnaissent

[...] le domaine chamanique comme une connaissance wayana, et les Wayana reconnaissent à leur tour le domaine des arts [...] comme étant celui des Apalai » (p. 23). On comprend dès lors la nécessité de proposer une version apalai des origines des *tukusipan* et des *maluwana*. Celle-ci est d'autant plus intéressante qu'elle fait appel à la mythologie wayana. Le *maluwana* est un plateau circulaire en bois, peint de motifs représentant des animaux terrestres et aquatiques dangereux. Autrefois réalisée par les hommes âgés, sa fabrication nécessite le respect d'un certain nombre d'interdits qui, transgressés, provoqueraient la maladie. Il est fixé sous le faîte du *tukusipan*, création de Kuyuli, le démiurge des Wayana, selon les Apalai. C'est là qu'est abrité le *maraké*, le rite de passage dans lequel des guêpes et des fourmis sont appliquées sur le corps des participants.

- 3 S'ensuit le récit du mythe du roseau à flèches. Tandis que les Wayana souffraient de ne pas avoir de « vraies flèches », une jeune fille rencontra au fleuve un homme-anaconda. Elle l'épousa et tomba enceinte. L'homme-anaconda offrit alors à son beau-père de bonnes flèches pour pêcher, faites du roseau à flèches. Depuis lors, les Wayana l'utilisent pour les confectionner. Les deux mythes, comme tout l'ouvrage, sont abondamment illustrés : des dessins réalisés par des Wayana, dont Mataliwa Kuliyaman, à l'aide de crayons et de feutres, et des photographies des anciens fabriquant un *maluwana* ou préparant le roseau pour les flèches agrémentent le texte.
- 4 Dans la deuxième partie, Mataliwa Kuliyaman propose au lecteur sa vision contemporaine du *maluwana* et du *tukusipan* : observant ses modes de fabrication d'antan et d'aujourd'hui, il rappelle comment la tradition a été transgressée. Afin de satisfaire les commandes des Occidentaux fascinés par le *maluwana*, des anciens en fabriquèrent pour la vente. Ce commerce lucratif incita les plus jeunes à le poursuivre. Ceux-ci, ayant reçu le savoir nécessaire auprès des aînés – dont c'était autrefois le domaine réservé –, font désormais de la fabrication des pièces une de leurs activités principales. Ils n'hésitent pas à utiliser des nouveaux matériaux et à créer des motifs. Toutefois, depuis que le ciel de case est présenté comme un « art guyanais », d'autres Amérindiens mais aussi des Blancs en réalisent pour la vente. Du point de vue de Mataliwa Kuliyaman, c'est là une transgression de la tradition, les Blancs n'ayant jamais reçu le savoir nécessaire à sa fabrication. En concluant cette partie avec l'amertume ressentie par les membres du groupe qui se sentent volés, ce livre devient un instrument pour défendre le patrimoine culturel des Wayana et des Apalai.
- 5 Des dessins d'animaux stylisés peints sur le ciel de case sont réunis à la fin de l'ouvrage avant les annexes sur la langue wayana, comprenant une brève description de celle-ci et un lexique bilingue wayana/français.
- 6 Qui s'intéresse aux processus de patrimonialisation à l'œuvre dans les sociétés indigènes sera séduit à plusieurs égards par *Kaptëlo*. Partant du *maluwana*, pièce maîtresse du *tukusipan* – la grande case collective dédiée aux rituels – et de la culture wayana, on glisse vers la question de la propriété intellectuelle. L'idée de ce livre est née de cela : faire valoir le patrimoine wayana afin d'essayer d'empêcher sa spoliation. Ce ne fut pas infructueux puisque la presse guyanaise s'est emparée du sujet après la diffusion de l'ouvrage pour faire connaître le point de vue wayana. Un autre aspect qui me semble important est le travail de mise en page réalisé sur le texte. Écrit d'abord en langue wayana, c'est à ses locuteurs qu'il s'adresse en premier lieu. En termes d'ergonomie de lecture, il est exemplaire. On compte en effet deux langues, deux polices, deux couleurs d'écriture. Rares sont les pages sans illustration. Cette attention

est probablement appréciable pour les Wayana, mais elle l'est aussi, dans une certaine mesure, pour l'ensemble des lecteurs sensibles à l'effort didactique et pédagogique. Enfin, il faut saluer la réalisation de cet ouvrage, co-écrit par Mataliwa Kuliyaman et Eliane Camargo, puisqu'il montre qu'une universitaire et un amérindien peuvent non seulement co-signer, mais encore co-écrire.

AUTEURS

ANNE-GAËL BILHAUT

Centre EREA du LESC/Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Visiting Research Fellow,
Berndt Museum of Anthropology, University of Western Australia (Perth)